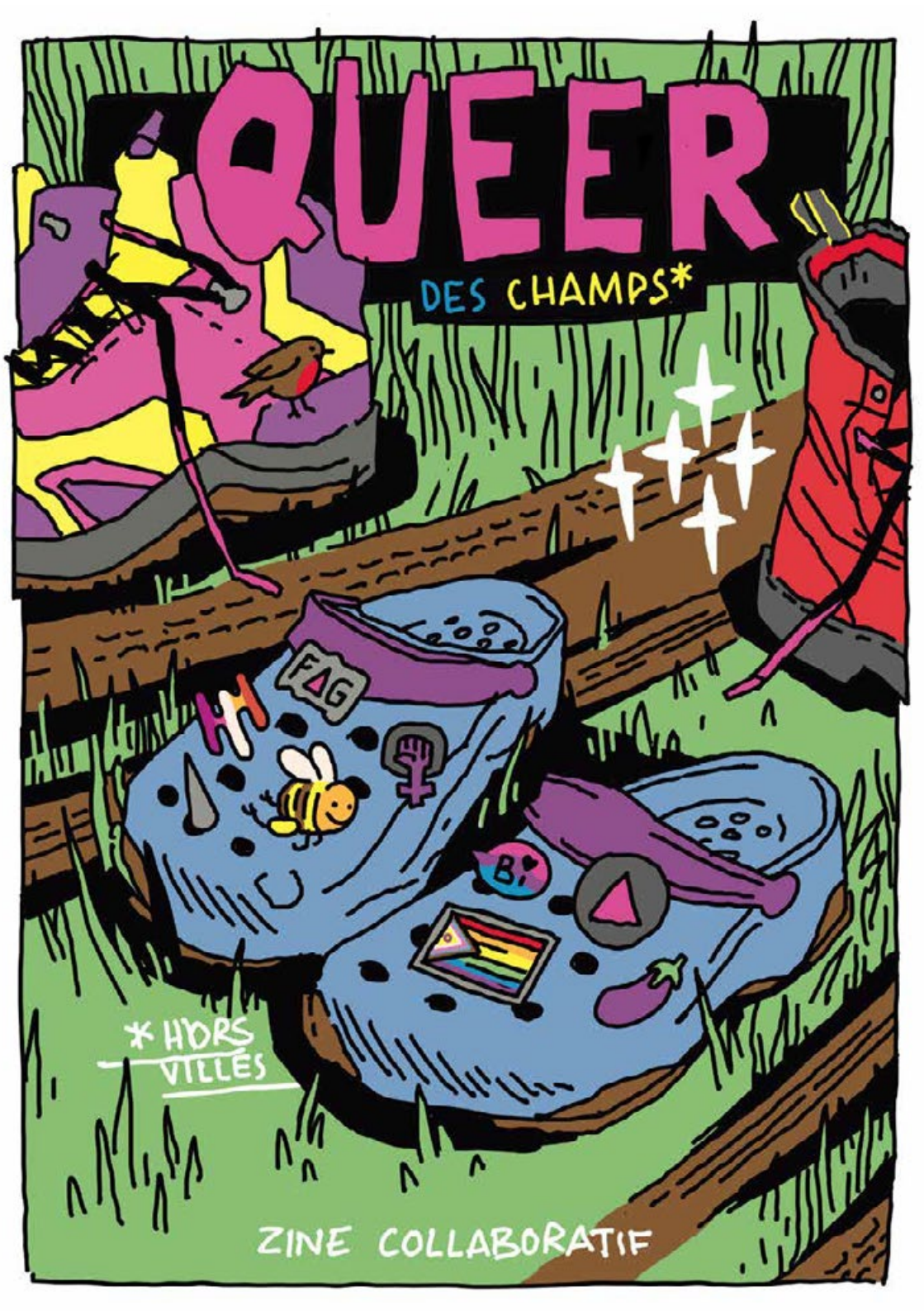

QUEER
DES CHAMPS*
FAG
B
* HORS VILLES
ZINE COLLABORATIF

Voici une liste de matière déjà existante et + ou - consultable autour des ruralités queer: (non exhaustif ! toi aussi soulève les cailloux et partage tes pistes ;))

- groupes facebook « Ruralités queer » et « Queer cambrousse (warning: new age + censure rapportée)»
- fanzine *Ruralité(s) queer* #1 et #2
- podcast Champs queer (pride radicale de Crest)
- podcast Sillage *Lesbienne et paysanne*
- compte instagram *@gouinedeschamps*
- roman *Colza* d'Al Baylac editions Blast (se découvrir queer, entre campagne et ville)

Des événements en régions :
- pride de Villefranche de Rouergue (12)- les bonnes débroussailleuses (pour débroussailler les idées reçues en campagne)
- Collectif queer de la marche des fiertés du pays de Redon (35)
- Parade des diversités rurales à Rilhac-Lastours (87) insta@fier.es_des_champs
- Fiertés rurales à Chenevelles (86)
- Festival Morvan d'iel - à Brassy, (58)

Mais aussi à Quimper, Lorient, St Brieuc, Laval, Clisson, Niort, Blois, Vernon, St Quentin, Dunkerque, Epernay, Thionville, Belfort, Avallon, Nevers, Bourges, Chalon sur Saone , Lons le Saunier, Cluny, St Martin en Haut, Valence, Gap, Avignon, Aubenas, Mende, Le vigan, Beziers, Carcassonne, Aurillac, Albi, Rodez, SnowGay à Foix, St Gaudens, Biarritz, St Paul les Dax, Auch, Agen, Niort, Guéret...
(d'après la carte 2024 partagées sur FB-ruralités-queer, à vérifier chaque année)

Des pistes à explorer pour trouver de la matière déjà existante:
- auprès des asso, orgas, collectifs, présentes ou futures à l'origine des prides des banlieues et des campagnes et réseaux sociaux ou d'entraide
- auprès des groupes de collage féministes
- les archives LGBTQIA+ francophones du réseau *bigtata.org*

Les zones rurales ne sont pas vierges de nos histoires! Histoires réelles, ou fantasmées, les espaces « hors ville » modifient souvent nos perceptions et nos possibles en tant que queer (et pas que).
Ces espaces apparaissent bien différents selon nos vécus, et se superposent aux enjeux préexistants entre villes et ruralités.

Car si la vie queer est évidente en ville, elle semble impalpable hors des « hameaux » de 20 000 habitantx ! ET POURTANT!

Partageons nos créations! Racontons nos enjeux, nos mémoires, nos réflexions, nos questionnements et les spécificités de nos environnements.

Ce fanzine est imprimé avec les moyens du bord, il est vendu à **prix coutant** et mis en **libre accès sur internet.**

Ce zine est à l'initiative d'une poignée de personnes d'un collectif queer à vocation de stimulation créative, les oeuvres sont issues de participations receuillies suite à un appel via internet entre mars et juillet 2024.

Il est diffusé sous la license CC BY-NC-SA 4.0 – Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les Mêmes Conditions. Les droits d'auteurices restent à leur auteurice.

queer-des-champs@riseup.net
https://des-herbes-folles.fr/queer-des-champs/

Chroniques de deux amoureuses paysannes

Un matin de mars ou l'intimité de la ferme
La sonnerie peine à nous extirper du sommeil.
Et cette fatigue à demi rassasiée…
Nous nous entremêlons encore sous les couettes,
Sa bouche est le tâtonnement premier de notre rituel matinal.

Le réveil continue à sonner inlassablement tandis que la nuit disparaît déjà.

Ensuquée, je me remémore en sourdine nos journées passées grâce à toutes ces petites douleurs qui strient mon corps allongé. Et celles à venir… Mes muscles se contractent.

Notre poilu à quatre pattes est raccord et soupire sur le tapis.

En mars encore, le poêle froid au lever accompagne la théière fumante qui souvent est l'affaire de mon amoureuse.

Nous sommes à deux pas du hangar où dorment sans doute encore la plupart de nos vaches.
Résidence hivernale qui se prolonge...
Au début nous avions presque l'impression d'y être aussi, guettant le moindre bruit et sans cesse sur le qui-vive.
Nous avons déménager la chambre de l'autre côté.
Trop tard nous faisons partie du troupeau.

Même à travers les fenêtres nous entendons le piaillement pré-printanier d'abord un peu timide.
Nos regards se croisent et se cajolent…
Nous aimons ce changement de saison ! Ca veut dire beaucoup pour nous.
Comme les matins clairs, une trêve dans toutes ces journées de pluie, qui pourtant nous souciera dans quelques mois.

J'ouvre la porte, et notre trio s'embarque.

Elle allume les néons et fait le premier petit tour d'horizon quotidien.
Tout le monde va bien.

Ce matin, ma vache totem mastique seule son foin, en paix, les yeux aveugles bien ouverts.
Commence alors le ballet de tous les jours, de toute l'année. De notre vie.

Robinet, éteindre, rincer, allumer…
Les vaches rentrent en scène, presque toujours à la même place, avec la même démarche.
Comme nous.
Nos mains froides dans l'eau fumante où baignent les lingettes.
Une lingette pour chacune.
Mousse. Nettoyer. Premiers jets.
Guider les mamelles dans la griffe qui d'un bruit de succion laissera le lait sortir.

Thelma se gratte frénétiquement, Malo jappe et couine, attrapant au passage la moindre petite goutte.

Et le bruit régulier de la machine qui évapore mes pensées..
Sans même m'en rendre compte c'est déjà fini.

Elle m'attrape les hanches et me serre.

Nous tournons la tête au-delà des tôles,
Les déchirures roses orangés du ciel nous laissent sans voix.

Distribuer le lait pour les veaux.
Recueillir le reste dans un seul seau, tellement il y a peu. Ferment. Présure.
Le tch-tch de la machine qui lave et le jet d'eau qui nettoie.
Il n'y a plus qu'à pailler les litières et rapprocher le foin à ce petit monde ruminant à l'infini.

Sa silhouette qui danse avec la fourche me resserre le coeur…

Je pense à son corps nu, aux graines de petits pois qu'il faut semer, à la tasse de café, aux poireaux à ramasser, au dimanche encore loin…
La journée peut enfin commencer.

En tant que queer des champs;
Trouver son identité,
Rencontrer sa personne,
Est un long chemin fuyant

Quand on vit entre les champs,
Une brume, un brouillard tous les matins est présent,
Enlaçant le paysage. Le même qui,
Enlaçant notre essence
Rend si difficile notre existence.

Des pairs, il est complexe de trouver.
Entre les non-dits et les implicites,
Savoir écouter, pour trouver des clefs,

Car ainsi, peut-être auras-tu des indices.
Hormis cela rien n'existe.
A force de fouiller, tu trouveras peut-être ton identité,
Mais le meilleur moyen reste encore de la quitter.
Plaquer la campagne pour la ville.
Surgiront alors les mots,

Consistance,
Existence,
Se retrouver enfin, faire un avec soi-même,
Transcender le système.

Florys

Réparation

Des mains de ils
Des mains de elles
De mains de bielle
Soulevant la terre amassée
Des mains qui s'allient sans même se toucher
Peu importe le genre, le style, la force ou la pilosité
Tout est permis dans cet endroit
Tant que toutes les mains
Soignent ensemble le chemin
Que l'orage renverse.

Anna Pueyo

Igor

Igor petit lutin
Dans sa robe à fleur
Et son petit tracteur

Anna Pueyo

Textes rédigés pour le zine lors d'une rencontre du groupe Queer Aude au Tiers Lieu Les Manettes à Limoux le 6 avril 2024. Queer Aude est un espace, en définition, de rencontres et de partages entre personnes Queer, habitant.e.x.s ou de passage dans le département de l'Aude et ses environs. Certains textes ont une amorce tirée au sors parmis plusieurs rédigées, alors écrite en majuscule.

Le paysage douce et enveloppante du creux de l'Aude.
Les zones urbaines, souvent des tambouilles d'échanges et de rencontres possibles, des zones à lieux dédiés pour groupements d'appartenance... Et les zones ruraux? Pour les Queers; quelle atmosphère?
Entre la traditionalité des milieux paysannes et le sexisme des alternos / néo-ruraux, nous sommes des voix douces et fortes émergeantes. Comme les plantes dans les fissures des trottoirs, les Queers ruraux poussent comme les racines des bambous: subtiles et (inlassables) - ou incassantes.
Au-delà d'une soif d'apparence, de frime, pour se nourrir de connexions dans l'échange, le partage. Même au-delà d'une dualité de ruralité versus urbanité, amener un peu de flaveur urbaine au milieu des prés, des villages. Secouer les idées des néo-ruraux militants qui n'ont pas
questionné leurs privilèges de blanc, de cis, d'hétéro, de classe moyenne.
Se retrouver pour créer ce qu'on sait pas encore... Ce qui est latent entre nous. Rebondir en s'inspirant des autres, parler sans avoir tout compris déjà !
La place pour la non-perfection et la place pour les sensibilités de tous.
Sans se fondre dans les fissures et fractures cercles mais plus d'ondulations agrandissantes.

J'habite à côté d'un complotiste facho et agressif. Au petit marché du village, il s'assoit à coté des nouvelles personnes pour leur délivrer la Vérité. Quand il s'est assis à notre table, nous avons fini par lui demander poliment de parler d'autre chose. Il a fini par nous menacer en criant qu'un jour, ce serait « eux », les « hommes », qui nous demanderaient de partir.
À d'autres amix, il est allé expliquer que c'était le « lobby LGBT » qui avait tué le mouvement des gilets jaunes. Plus tard, on a appris qu'il volait dans la caisse de l'association du petit marché, ça a servi de prétexte pour l'éloigner.
Malgré tout, aujourd'hui, il a gagné. Lui et son ami maraîcher complotiste facho ont viré l'association, récupéré les lieux, le matériel, et le petit marché.
Dans les rues de mon village, je le croise souvent.
Pourtant je ne baisse pas les yeux.
Pourtant je me promène en binder.
Pourtant, dans la salle des fêtes de ce même village, les queer ont organisé un cabaret ouvertement LGBTQIA+ où une cinquantaine de personnes ont montré leur visage.
Pourtant, dans la forêt qui entoure le village, il y a des queers qui se rassemblent et font trembler la terre.

« Je ne sais pas si je me cache ou si j'apprends à exister. »
Je ne sais pas si je dois toujours parler ou apprendre à me taire.
Je ne sais pas si je dois me protéger en fermant les yeux ou en me bouchant les oreilles.
Je sais que ça me protège pas, si je fais bonne figure, c'est plus tard que je perds la face.

Mon silence devient une obsession, un cri étouffé, un mal qui me ronge et qui produit une double peine, double tristesse, double douleur.

Celle des mots qui tuent à force de les entendre et celle de mon silence qui me ronge de l'intérieur. J'arrive même à leur trouver des circonstances atténuantes qui n'atténuent au final,rien.
Vieilles habitudes d'encaisser l'inacceptable, pour minimiser l'impact produit sur moi.

Le collectif Queer, c'est trouver la force de dire chaque fois que se produit devant soi un discours dégradant, je ne suis pas d'accord.
C'est affirmer son existence, face à un groupe dominant.
C'est être.

« Une vie de débauche queer à la campagne»
Comment te dire que cette phrase m'a fait sourire.
Ou alors peut-être que la débauche, c'est de sortir toutes les nuits de sa caravane pour pisser en travers du chemin, sentir le liquide chaud s'égarer sous ses pieds, avoir peur de la nuit noire, imaginer que des bêtes féroces me guettent. Rentrer dans ses draps les pieds encore humides, sentir l'urine.
Découvrir, au fil des mois, que les nuits de pleine lune valent un lampadaire. Apprendre à faire confiance aux étoiles et au silence.
Des nuits de débauche qui ne ressemblent plus aux boîtes noires dans lesquelles j'ai dansé, transpiré, essayé d'atteindre d'autres cieux avec des poudres et des parachutes. J'ai toujours eu le vertige.
Peut-être que la débauche, c'est passer sa vie en crocs poussiéreuses, ne plus regarder s'il y a des araignées dedans avant de les enfiler, s'essuyer les mains pleines de terre sur son pantalon déjà sali par des activités obscures avec des poules affamées. Loin des matins qui n'attendaient que mes vêtements pour dire au monde qui je suis aujourd'hui. Une femme, une gouine, une poète maudit, une « ne m'approchez pas aujourd'hui », une « mon égo dépasse des montagnes ce matin », une « je suis un merde sans avenir ».
Peut-être que la débauche, c'est avaler des anti-dépresseurs chaque matin, et ne plus sentir le désir avec mon sexe. S'allonger par terre, entremêler ses doigts avec les herbes hautes, comme d'autres mains fraiches. Laisser rentrer la terre sous ses ongles. Ressentir le plus grand amour, le visage perdu dans la fourrure du chat qui est dans mon lit.

« Au delà des possibilités consuméristes, qu'est-ce qu'on peut partager sans le bling ? Avec les effets des chants d'oiseaux...»

À la campagne, ce qui brille c'est le soleil, son reflet dans l'eau qui coule hors d'un tuyau, son reflet dans une flaque fraîchement arrivée des nuages, son reflet à l'aube d'une gouttelette de rosée. Les paysages boisés, champêtres, sylvestres, cultivés ou en friche appellent à une méditation soutenue par là, des grives musiciennes, ici une mésange... Ou est-ce un mésange?

Oh, ce coucou que j'entends si souvent, à quoi ressemble son apparence? Je n'avais jamais vu autant de formes différentes, ni passé du temps à juste regarder. Suis-je stupide d'aimer de simples êtres, ces animaux qui n'ont pas besoin d'humains pour mener leurs vies... Ne suis-je pas trop nuisible à crier soudain loin d'oreilles humaines ? Nuisible à marcher sur cette coccinelle sans l'avoir vue ? Nuisible à mettre un coup de bêche dans le sol, tranchant ainsi un ou une ver de terre pour produire ma nourriture ?

Retour à la société humaine, les gens que je croise, celles et ceux du pays, sont forts généreux à m'accueillir sans me connaître. Que vais-je pouvoir leur apporter? On me fait part d'une initiative solidaire par-ci, d'un évènement gratuit par là... Comment vais-je me réinventer ?

Ce garçon trans et végane m'invite chez lui, je me sens en confiance avec cet adelphe. Le rythme, le temps ici est plus propice à la rencontre, aux échanges. Je suis en quête de plus d'autonomie énergétique et alimentaire... Et lui, est-il dépendant de la testo ? Trouvera-t-il cette hormone dans des plantes ? Que signifie pour lui l'autonomie? Comment la trouver collectivement ?
Je lâche prise.

Ici je rencontre une écolo mais elle n'est pas queer, ici un.e queer mais qui n'est pas végane, ici un.e végane mais qui n'est pas décolonial.e. J'ai l'impression qu'à la campagne aussi les cheminements sont lents, les convergences aussi. Vais-je rester isolé.e ?
J'ai pris le parti de m'ouvrir à l'altérité, d'amener ce que je peux déposer de constructif, quel.le que soit l'Autre face à moi. Y a-t-il des risques? Quels lieux sont dangereux ?

Autant me rapprocher d'autres queer, même si toutes les valeurs partagées sont à différents stades, au moins, sur l'ouverture des relations humaines, elles ne seront pas normées.
Les esprits ouverts nourrissent mes envies, ma curiosité.

J'ai envie d'aimer... Et si possible que cela soit réciproque.

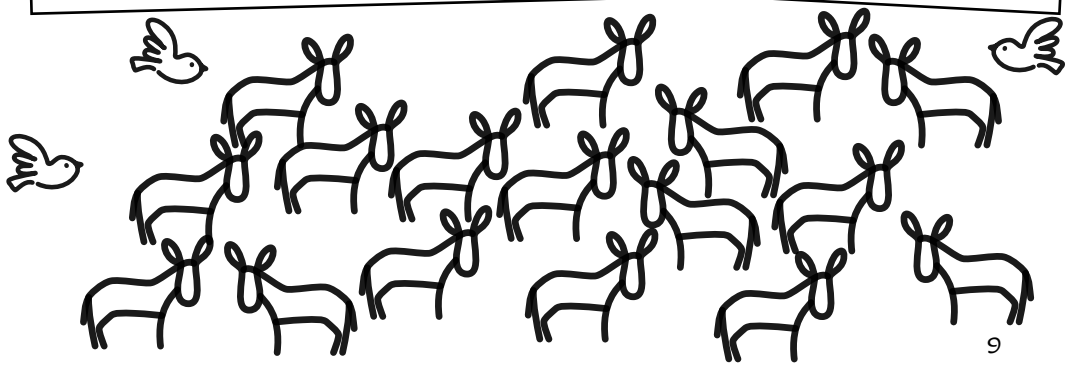
L'aventure est quotidienne, dès que j'ouvre les volets, le théâtre rural et ses règles recommencent.
Les chasseurs et les éleveurs sont populaires ici... ok,
Où sont les autres qui sont « soi-même » plutôt qu'à conquérir des plus faibles?
Je proposerai une oasis, si possible, d'où que tu viennes, toi, adelphe humain ou non.
Et s'il n'y avait pas d'étranger? Seulement des inconnu.e.s

Dimanche matin, jour du marché. Je sors me balader. Ça fait 7 jours que je ne vois personne d'autre que les deux vaches avec qui j'habite, les 17 ânes (autres compagnons de vie) et les chats.
Quelques insectes aussi. Une villa de charençons dans mon placard, les voisins escargots et leurs cousins les limaces, quelques frelons, un joli bourdon et des abeilles. Les araignées avec qui je cohabite dans mon salon, mais surtout... une foule de mouches. Je rencontre une infinité de mouches là ou je vis.
Je suis queer et je vis en mixité avec d'autres espèces, mixité pas tous les jours choisie. (Manque de compagnie humaine).
Je vais au marché comme d'autres vont à une discothèque: c'est LA sortie et j'espère y rencontrer d'autres humains.

Au bout d'une demi-heure, j'ai déjà hâte de retrouver les mouches, les limaces et les pucerons; les autres humains ont pompé toute mon énergie.
Je me sens vulnérable.
Je comprends pas les jeux du monde.
Je me sens "il", iels me voient comme "elle".
Les scénarios du genre me dépassent et je suis bizarre aux yeux de la plupart (d'où le fait que je me nomme "queer")
Je rentre les yeux humides après avoir traversé mes étalages où gisent des morceaux de cadavre.
Des morceaux de corps d'autres animaux, qui auraient pu être mes amis.

Je suis queer, vegan et antispéciste / entre d'autres choses et je ne trouve plus ma place dans le monde des humains pas même celui des queers. (HELP)

« J'aimerais vous raconter qui je suis. »
Mais en fait je ne suis pas grand monde. Ou plutôt si, les gens m'inspirent l'empathie, m'aspirent et je mute de rencontre en rencontres, parfaitement imparfaites. Difficile de me suivre effectivement, mais je me trace obstinément, agencement de zigs zags, débroussaillage de révélations. La vie en moi me crie dans le silence de l'observatrice, impression d'expérience. Des ailes j'aimerais en avoir, des pas coupées comme trop souvent je le sens.



En citadin·e tu mettras des mots
Trouveras ta place enfin,
Rencontreras les tiens,
Et pourtant, la nostalgie te tient.

Quand tu le peux tu iras,
Une balade là où de la verdure tu trouveras,
En rêvant de ta campagne tu te promèneras,
En humant les plantes tu souhaiteras,
Revenir tu le sais tu feras.

D'autres queer cependant tu y emmèneras,
Ensemble alors, tu créeras,
Sur cette terre en communauté tu planteras.

Car seul·e tu ne peux plus,
Habiter seul·e en campagne tu ne veux plus,
Alors ensemble, on ré-invente,
Modèle de nouveaux horizons,
Pour que jamais plus ne nous hante,
Solitude et incompréhensions.

C'est ensemble que vous montez ce projet,
Ensemble que vous habiterez en collectivité,
Solidaires en ruralité,
Tout un système vous transcendez.

Florys

En tant que queer des champs,
Tranquille est le monde dans la campagne,
Reposante est l'existence au milieu du végétal,
Entouré·e de quelques présences animales.

Queer des champs
Un retour à la terre
Enfin après tant d'années
Enfin tu combles ce manque,
Retrouves cette terre qui te hantes.

Dans ce retour au pays des blés
Ensemble vous habitez, en collectivité,
Solidarité en ruralité.

Choisir comment faire famille,
Habiter en communauté,
Amener celleux qui te manquait,
Montrer aux tiens tes origines,
Puis, tous ensemble enfin,
Se reposer dans le jardin.

Changer, évoluer ensemble,
Espérer ensemble,
S'aimer de milles différentes manières,
Transcender le système.

Florys & Ioane

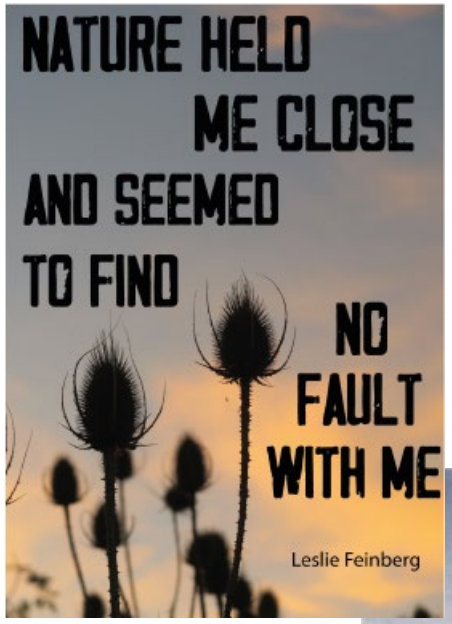
qu’es-tu pour les montagnes
enfant de rien aux pieds idiots
le cul plus haut que la figure
parce que glisser
glisser tu sais
sur le coin de tapis
le lacet que tu sais pas faire
tes propres pas comme ça sur rien
mais sur la neige?
jamais tu n’atteins les étoiles
ça scintille trop pour tes yeux myopes
ton cœur de pie insatisfait
glisser tu sais
vielle chemise au fond d’un placard
un peu froissée
toujours un morceau qui déborde
un mot qui reste
qui glisse aussi
dévale ta bouche à toute allure
avale la famille toute entière
avalanche le village avec

tout le hameau te dévisage

qu’es-tu pour les montagnes
enfant de rien qui parle trop
qui bave de la ville et ses supermarchés
ses métros ses trottoirs ses immeubles
ANONYMES
— pourtant dans ses allées trop droites
tu crèverais pour une montagne
allez
même une colline —

l’adret a recraché ton corps
et les montagnes
tu les gardes au ventre

J'ai habité environ deux ans dans un petit village audois, pas très loin de la ville du cassoulet, entre confinements et transition. On m'appelait parfois monsieur quand j'étais en crop-top avec des seins, ou d'autres fois « Madame Félix » quand on connaissait mon prénom. C'était particulier mais je m'y sentais bien.
Notamment, je sortais beaucoup la nuit parce que j'avais la chance d'avoir un immense parc dans le village, le château et ses terrains ayant été communalisés, et je me baladais là-bas avec mon chien.



Quand je faisais des crises d'anxiété, je prenais un chemin jusqu'au prochain village en marchant à me faire mal, et je revenais ça allait mieux.
Une nuit, peu de temps après ma mamec, j'ai sorti le chien, vers trois heures du matin, et je suis monté au parc. Les prairies étaient argentées ▷

Mon arrière-grand-oncle (à droite avec le chapeau ▶ noir) a obtenu son changement d'état civil au début du 20ème siècle à Rodez. Maintenant, on dirait qu'il est trans et inter, mais à l'époque c'était juste l'oncle Julien, et ça se disait qu'il avait été élevé comme une fille. Il s'est marié en 1905 avec Marie Eugénie, il a été maçon, cultivateur, et il est décédé en 1972.

▷ de lumière de lune, on y voyait loin ; j'étais absolument seul humain réveillé dans le coin. Malgré la fraîcheur de l'air, j'ai entrouvert ma chemise. On a continué la balade jusqu'à la plus haute colline du parc, de celle d'où on voit les villages voisins, mais là il n'y avait que quelques phares isolés qui clignotaient à chaque virage. Ça luciolait dans le noir, et les lumières rouges des éoliennes faisaient comme une respiration très étrange et paisible au fond du paysage. Je me suis mis torse nu et j'étais là, sous la lune, et ses rayons baignaient mes nouvelles cicatrices. J'étais seul et j'avais le droit d'être là, et j'ai dansé, avec les cris nocturnes des oiseaux et le chant fantomatique de l'autoroute au loin. C'était quelque chose de fantastique, et de très libérateur, que je n'oserai pas faire maintenant que j'habite en ville.

Pendant les mois que j'ai passés là-bas, qui étaient loin d'être faciles par bien des aspects, comme la solitude, les mots de Leslie Feinberg m'ont beaucoup parlé.

LESBIENNES A LA CAMPAGNE

Souvenez-vous de Chris et Chantal, elles sont passées à l'émission des « Mercredis de l'information », il y a de cela sept mois. Elles sont restées dans la mémoire de beaucoup d'entre nous, et c'est à ce titre qu'*Homophonies* les a rencontrées dans leur auberge [1] de Normandie, entourées de leurs cinq enfants...

Homophonies : Vous n'avez pas eu peur des conséquences de votre passage à la télévision ?

Chris et Chantal : Non, pas du tout. Pourquoi, il faut ?...

H. : Vous habitez la campagne, les gens d'ici vous connaissent, quelles ont été leurs réactions ?

C. & C. : En fait, nous n'avons pas eu beaucoup de réactions de la part des paysans. Ils savaient bien avant l'émission que l'on vivait ensemble, et puis cela ne les dérange pas vraiment ; l'homosexualité, ils la voient tous les jours avec leurs animaux, alors... En revanche, on nous a téléphoné pour nous insulter mais, le plus souvent, c'était pour nous féliciter. Ceux-là sont des jeunes, pour la plupart de la région, qui ne peuvent s'avouer homosexuels, c'est le drame pour eux, alors ils nous admirent.

« Vos mères étaient chouettes »

H. : Vos enfants ont-ils eu des échos à l'école de votre passage à la télévision ? (Je rappelle que C. & C. ont cinq enfants de deux à quatorze ans).

C. & C. : Oui, bien-sûr, mais c'était du genre : *« Vos mères, elles étaient vachement chouettes ! »* ; alors à ce niveau-là ce n'est pas gênant !

H. : Et dans leur éducation avez-vous eu des difficultés ?

C. & C. : Certainement, comme tous les parents, à tous les sept nous sommes une famille, il n'y a pas de raison pour que cela ne marche pas. Les enfants n'ont jamais été insultés ou mis à l'écart par leurs camarades ou enseignants.

H. : En somme, tout va bien pour vous, en est-il de même avec la clientèle de votre auberge ?

C. & C. : Tout devient différent, parfois les gens viennent manger uniquement pour voir *« comment c'est fait deux gouines »*, et puis à la fin du repas on les entend dire : *« finalement elles sont sympas »*. En fait, ce n'est jamais très méchant, ils viennent par curiosité.

H. : Comment est votre clientèle ?

C. & C. : Suite à l'émission nous avons eu ce « genre », mais maintenant ils ne viennent plus ou alors ils sont devenus des habitués ! Notre clientèle est très diverse, le week-end nous avons les filles de Paris... et la semaine tout le monde : du paysan au riche propriétaire de chevaux de Deauville.

H. : Vous n'avez donc pas une clientèle particulièrement homosexuelle ?

C. & C. : Non, mais elle est particulièrement sympathique ! (c'est vrai !) Si on refusait les hétéros, il leur faudrait une émission pour revendiquer leur différence !

Les clients changent

H. : Est-ce que vous militez ou désirez le faire ?

C. & C. : Non, nous ne voulons pas nous enfermer dans une pensée qui nous obligerait à être parfois intolérantes. Nous ne militerons certainement jamais car cela nous met en marge et nous ne nous sentons pas marginales. Notre forme de militantisme est de changer l'état d'esprit de certains clients, en principe on sympathise et ils reviennent. Ils acceptent alors l'homosexualité à travers nous, mais peu importe comment ils y arrivent car finalement aucun militant n'en demande plus.

H. : Est-ce que l'une d'entre vous peut me raconter son divorce ?

Chantal : Une fois de plus ça c'est passé comme dans tous les divorces. Lorsque j'ai rencontré Chris ce fut le coup de foudre et c'était ma première expérience, nous avons divorcé alors immédiatement. Mon mari était malheureux parce que je le quittais et non parce que je le quittais pour une femme.

H. : Pour terminer, est-ce qu'on peut vous souhaiter quelque chose ?

C. & C. : Oui, qu'on continue tous les sept à s'aimer et que vous reveniez nous voir !

Propos recueillis par Françoise Gabriel, correspondante du Havre

1. Auberge « Verte Campagne » à Dozulé.

NOTE : Nous signalons aux Havrais qu'ils peuvent toujours contacter leurs correspondantes par l'intermédiaire d'*Homophonies* en vue d'une rencontre, voire de projets.

Chris et Chantal.

Homophonie Septembre 1984

Y pleut ce soir on va s'mouiller
Si tu cours pas tu vas t'noyer
Allez viens j't'emmène picoler
La sueur des cieux au fond du pré

Y pleut trop fort j'ai mal aux pieds
Y avait un tournant j'ai glissé
Je tiens plus d'bout faudra m'porter
J'suis sûr qu'la pluie va se calmer

Glou glou glou, on va s'rouler dans la boue
Glou glou glou, y a le sol il est tout mou
Glou glou glou, azy chaton saute un coup

Mes fringues sont trop lourdes j'suis trempé putain
J'ai perdu ma gourde et y pue ce chien
Comment ça c'est moi mais j'ai pas d'fourrure
On va dans les bois ici y a trop d'murs
Viens taper du pied dans la terre boueuse
Vertical fait chier une envie furieuse

Glou glou glou, on va s'rouler dans la boue
Glou glou glou, y a le sol il est tout mou
Glou glou glou, azy chaton saute un coup

J'vais m'rouler dans la boue boulotter des cailloux
Rien à foutre du dégoût j'aime le son des trucs mous
Ça colle aux basques c'est fou mais j'ai trop mal au cou
Tu sais pas j'ai mis où mes attelles de genoux

Glou glou glou, on va s'rouler dans la boue
Glou glou glou, y a le sol il est tout mou
Glou glou glou, azy chaton saute un coup

J'me mets en pause pour un moment vas-y j't'en prie c'est boulevard
Danse sur mon corps agonisant pendant qu's'éteint mon regard

Glou glou glou, on va s'rouler dans la boue
Glou glou glou, y a le sol il est tout mou
Glou glou glou, azy chaton saute un coup

J'ai inventé qui je suis en voyage. J'avais 18 ans, j'ai pris un an pour parcourir le massif central et rencontrer des lieux et des gens. Pour voir comment iels vivent et comment je veux vivre.

Dans le premier lieu j'ai gouté au travail que coûte l'autonomie et découvert que je ne savais pas cuisiner. Dans le second lieu j'ai appris sur la non-exlusivité relationnelle et mes propres besoins d'autonomie. Dans le troisième lieu j'ai appris à cuisiner et à aimer des routines. J'ai appris à renoncer sans honte dans le quatrième, puis suis reparti selon mes propres règles.

Seul, j'ai redécouvert mon endurance et mon enthousiasme. J'ai appris à manger quand j'ai faim et dormir quand j'ai sommeil. J'ai découvert connaitre des codes et savoir m'intégrer. Découvers de nouvelles difficultés que j'ai mis des années à canaliser. Dans le cinquième lieu j'ai trouvé mon nom, seul face à un jardin. Dans le sixième lieu j'ai trouvé une maison où j'aimerais revenir plus souvent que je ne le fais. J'ai commencé à assembler toutes les pièces de moi que j'avais ammassé. Et quand je suis rentré chez moi j'avais encore beaucoup à faire.

Je ne suis pas au bout du chemin, mais c'est à la campagne que j'ai trouvé beaucoup de moi. J'ai été accueilli, j'ai pu expérimenter, mon genre, mes noms, des flirts, du travail et de la vie collective. Et savoir que je veux à mon tour offrir des lieux aux prochains qui se chercheront sur des chemins.

Kleinzach

DOSSIER

ET S'ILS ÉTAIENT TOUT PROCHES ?

Queers scintillants au cœur des centres villes : queers qui fusionnent et que l'on détecte en ondes gravitationnelles, queers qui brillent au parc en grignotant une compagne, queres prides rurales même, au cœur de la banlieue et de la galaxie rurale... On pourrait croire, à lire cette énumération, que les queers ne sont plus ces énigmatiques citadins que l'on a longtemps dépeints. Qu'ils sont au contraire visibles un peu partout dans la Galaxie.

mais Selon les estimations, environ cent millions de queers stellaires (de classe comparable à celle des étoiles) peupleraient notre galaxie. Et parmi eux, au moins 80 % seraient isolés. Loin de pouvoir fusionner avec un jumeau ou se nourrir d'une étoile.

la constellation du C-19, pourrait avoir éjecté deux ou trois queers stellaires des grandes métropoles. Compte tenu des vitesses d'éjection possibles, ils auraient depuis parcouru 200 km au plus. Autrement dit, si l'un d'entre eux avait été propulsé vers le Système rural (ce qui serait → formidable !!! ←), il pourrait se trouver dans nos parages ! Un scénario très hypothétique, bien sûr. Mais rien n'interdit que l'un d'entre eux puisse se cacher bien plus près de votre Système solaire...

UN VOISIN BI DISCRET

Trouver le bi le plus proche de vous est un véritable défi que relèvent petit à petit les queers ruraux. Des candidats ont été détectés, mais l'enquête de voisinage n'est pas encore terminée !

Le problème est que la plupart sont "dormants", ils seraient inactifs et donc invisibles.

Demain je vais nulle part et toi tu fais quoi ? 27 mai 2023

Hier j'étais colère. J'y suis allée comme on se rend quelque part, banalement, le genre de petit parcours du quotidien, la route vers la maison, le trajet connu.

Je viens d'un endroit duquel on ne veut pas.
Je viens d'un endroit avec les gens et la violence, ensemble.
Ils se tiennent la main, ils font un pacte, encore et pour toujours.
Je viens de ce quelque part dans lequel on ne retourne pas, un lieu de force, d'application, de garde à vous.
Un lieu sans calme.

Je ne viens pas des endroits calme.

Je viens de cet endroit dans lequel on brusque quelqu'un dans la rue sans raison, on lance une insulte à cet inconnu qui a croisé sans chance notre chemin, dans un magasin, mais on décrète que c'est un espace à nous, puisque tout nous appartient, les magasins aussi, les jardins publics aussi, et les gens qui ne nous appartiennent jamais, on leur
montre que nous, les non calmes, on peut s'énerver à partir d'un rien, et leur faire subir tout.

C'est fou ce que la colère a de bêtifiant. Pour s'apaiser on dirait qu'il faut passer par des étapes de violences regrettables. Exploser puis redescendre.

Grandir avec l'agressivité dans les gestes de la main, dans le matin
dans la soirée, ces moments de la journée qui sont calmes et montent progressivement vers l'énergie qui se dépense. Chez nous c'était pas comme ça, à la maison les mots exprimés, les regards posés, devenaient des problèmes.
Des amendes à payer, des visages plein de larmes, des baffes à bouffer.

De la brutalité invertie dans la base du « se construire avec ».

Et puis il y a la vie adulte. On sait qu'on ne peut pas être calme.
Il faudrait quatre heures de boxe quotidiennes.

Ne plus savoir faire sans la violence.

Tomber amoureux.s.e de personnes qui portent de l'excitation traumatique, qui aiment les corps prêt à exploser de violence comme le mien. Ils nous choisissent exprès, âme affaiblie par la violence permanente.

Je ne sais pas faire sans cette violence qui est là, par dessous ma peau, jusque dans mes sourires, ma démarche.
Je pense comme je me comporte.
Peirce dit que la façon dont on pense n'est pas dissociable de la façon dont on se comporte dans son être, dans son attitude (The collected paper volume V p. 534)

Je peux brusquer, couper la parole, ne pas supporter qu'on me le fasse, ne pas entendre, ne rien comprendre de la vie de l'autre, parce que je n'entends pas l'autre, ma violence prend toute la place, elle mange littéralement tout l'espace.

Je me détesterai.

Je change ça. C'est récent, c'est imparfait, j'y arrive mal.

Et pourtant tout pourrait être différent, si ma pensée violente cessait de faire tant de bruit.

J'ai traversé la guerre intérieure, les incompréhensions, le dégoût de soi, la haine de ceux qui me ressemblent, l'envie d'éliminer ceux qui ne me ressemblent pas.

J'ai connu tout sauf la paix, je n'ai pas grandi avec, j'ai connu et reproduit la nuisance plurielle.
Il m'est impossible de produit un joli fruit sans qu'il ne contienne un poison en sa chair.

Développement personnel.
Être doux avec soi. Harmonie et tolérance.
Cela m'amuse car cela n'existe pas.

Ne pas regarder de travers ce type dans le supermarché qui a un ventre trop épais à mon goût, une barbe mal soignée, et de légers pellicules en paquets sur le col de son polo délavé.

Ce serait trop beau de trouver le monde joli. Ce serait si moche de décrire la grossophobie intériorisée que nous sommes encore trop nombreux.s.e.s à porter en nous.

De base la génétique nous fait les mêmes promesses de développement à toustes, comme l'annonce Cyrulnik dans son ouvrage La résilience ou comment renaitre de la souffrance.

Ce serait trop demander que de voir les couleurs, et surtout, les nuances, au nom de la résilience.
j'ai érigé des monstres à partir de détails simplement éloignés du référentiel normé, équilibré.

Ma violence est une équilibriste, elle bascule au moindre faux pas. Et voici un texte qui assume les conséquences d'une oeuvre dangereuse : des lecteurs me détesteront parce que j'ai réussi à me détester.

De cet esprit de lutte j'ai cru avoir souvent raison, j'ai insisté, insulté, rejeté, perdu des amis, perdu des envies avec, reçu des lettres d'adieu.
J'ai fabriqué mon isolement.
La santé mentale a fait moisir par l'intérieur, les douleurs musculo squelettiques sont apparues.

Je me suis ajouté une lutte, celle de déprimer en vivant, celle d'éteindre le palpitant, quitter la joie et chercher sans cesse l'intérêt à rester.

Assise ou debout c'était dormant. C'était la position allongé dans le mental.
C'était la seule couleur du vide abyssal, de ceux qui empêchent de se nourrir et de dormir convenablement.
Hier j'étais colère.
Demain je ne vais nulle part.
Demain je ne vais nulle part, j'ai déjà essayé de changer.
Je ne viens pas des endroits calmes

Jeanne L'embrouille

Jeanne vit chaque été dans la ferme de ses grands-parents au bord de la mer au Portugal. Durant quelques années elle fait des études en ville mais son coeur reste accroché aux embruns lusophones. Elle grandit entourée des citronniers et des orangers, des acacias et des chèvres et de la chienne, gardienne des lieux. Forcée de se distraire et de s'extraire au calme ambiant, elle étudie ses âffres quotidiens en écrivant ses souvenirs béants d'amours lesbiens, sur le clavier réduit d'un vieux Windos CE. Elle compose ses premières chansons à la guitare dans ce jardin, à Sabugo.

Déraciné-e

Bones

Le nez à la fenêtre j'imagine un pays
De feuillages de verdure de fleurs et de ruisseaux
Des montagnes des collines des vallées éblouies
Par le soleil violent de la vie tout en haut
Les villages à l'ancienne le vieux lavoir au fond
Les pavés les graviers n'ont pas le même goût
C'est pas si différent d'ce lieu où j'tourne en rond
J'y crois plus j'tente encore en vain d'y faire mon trou

Jeune pousse flottant au vent *Arbre mort sur l'étang*
Exister sans fondement *Ne peut durer qu'un temps*

J'ai grandi loin d'ici j'ai passé tant d'années
Dans une autre campagne sans trouver mon foyer
J'ai cherché dans les monts la terre où je suis né
À fuir toujours plus fort j'ai fini par payer
Ma route est sinueuse je ramasse en chemin
Des cailloux des brindilles à porter sur mon dos
Mais sans fort à bâtir j'erre sans but et sans fin
J'en ai perdu des branches je n'suis pas un cadeau

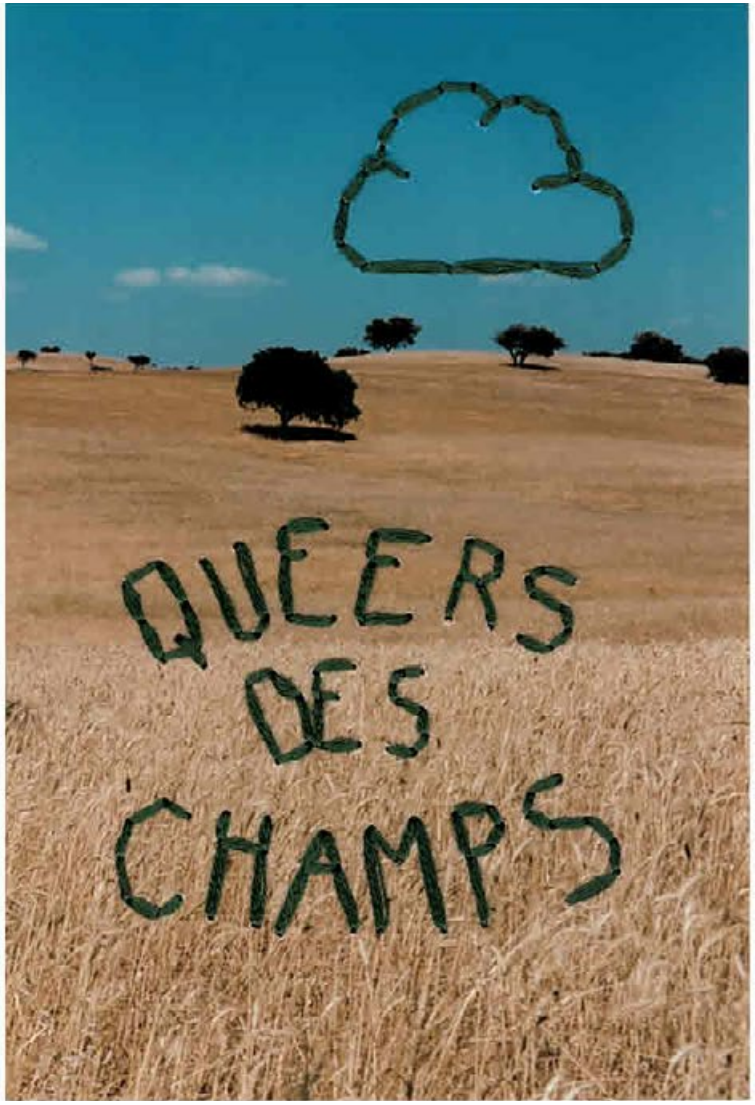
Jeune pousse flottant au vent *Arbre mort sur l'étang*
Exister sans fondement *Ne peut durer qu'un temps*

Ce terreau n'est pas bon mes feuilles tombent et meurtrissent
Mon écorce trop fine je suis comme suspendu
Mon âme au bord du vide mes espoirs me salissent
Si je persiste à croire je finirai pendu
Par quels monts par quels vaux devrai-je encore courir
Pour trouver un beau jour mon havre ma clairière
Est-ce que ce parcours vaut d'y perdre mon sourire
Je ne peux me construire sur les douleurs d'hier

Jeune pousse flottant au vent *Arbre mort sur l'étang*
Exister sans fondement *Ne peut durer qu'un temps*

Je suis né loin d'ici j'ai cherché dans ma peau
Les racines de mon mal de mes identités
Les racines de mes peurs de ma force sans repos
J'ai cherché la caresse d'un endroit adapté
Qui me donne l'impression d'avoir peut-être ma place
Dan ce monde effrayant tournant beaucoup trop vite
Mais le voile se déchire l'évidence me fait face
Ce pays que j'espère est celui que je quitte

Jeune pousse flottant au vent
Exister sans fondement
Arbre mort sur l'étang
Ne peut durer qu'un temps



La Nine

« Et elle, c'était mon entraîneuse… »
Ma grand-mère sourit tendrement à la photo jaunie d'une jeune femme d'une vingtaine d'année aux cheveux courts et aux longues jambes nues sous le soleil occitan.
« Ton entraîneuse ? Tu jouais à quoi ?
- Au volley pardi ! Tu sais bien !
- Mais non, tu ne me l'as jamais dit ! Tu y as joué longtemps ?
- Et oui-ih ! J'ai même passé les sélections ! Mais… ah, oui… je ne t'en ai pas parlé parce que j'ai du arrêter. »
Son sourire s'évapore.
« Ma mère… elle ne voulait pas que je quitte le village, et à l'époque la majorité était à 21 ans ! Alors elle a refusé de signer la décharge pour monter à Toulouse avec le reste de l'équipe… je lui en ai toujours voulu.
- Mais, pépé était de ton côté en général, il n'aurait pas pu signer ?
- Oh si-ih… lui ou bien ma tante… mais personne ne s'opposait à ma mère : surtout pas ! Ni à elle, ni à son père, de qui elle tenait ! Ce caractère ! Mais moi, on ne m'a pas donné le même surnom que le leur, car j'étais « trop gentille ». Alors on m'appelait « la nine1 », ça les faisait rire, ce surnom, pour une asperge d'1m80. Ha-haaa… »
Son rire s'étire jusqu'à épuiser la trame de sa voix. Au village, les surnoms sont plus importants que l'état civil. Le mien comme celui de mon frère font référence à des phénomènes météorologiques légèrement désagréables, nous les portons donc avec fierté. Au nord de la Catalogne ce n'est pas un défaut que d'être abrupte ou difficile.
« Tu vois comme elle est belle ? C'est pour cela que je m'étais fait couper les cheveux à la garçonne. Mon père m'en a tellement voulu ! Il a dit « puisque c'est comme ça, tu ne porteras plus de pantalons, ou on va te prendre pour un garçon ! » Il a donné tous mes pantalons aux bonnes œuvres ! Même celui pour le sport ! J'ai du jouer au volley avec une jupe longue, tu imagines ?
- Je parie que ça ne t'empêchait pas d'écraser l'adversaire…
- Oh que non, ils me redoutaient ! Si j'avais pu monter à Toulouse… »
C'est drôle cette façon qu'on a de dire « monter à » pour parler des grandes villes. Peu importe que la ville soit en amont ou en aval, au nord ou au sud, dans la vallée ou la montagne… On « monte » à Paris, ou Toulouse, ou Lyon… Il faudrait s'élever au niveau des citadins pour pouvoir continuer de vivre. Parfois, juste pour commencer sa vie, la sienne à soi, avec son corps à soi, le vrai. Et un nouveau nom parfois. Un nom choisi qui tire la langue aux sobriquets familiaux.
Nine tasse les photos et les cartes entre ses doigts fins. La photo de la belle entraîneuse de volley se cache au fond de la boite dans une enveloppe. Par dessus, elle repose les albums bien soignés de photos de mariages et d'enfants barbouillés de confiture. Elle soupire.

« Elle est restée à Toulouse, et j'ai pleuré… pleuré… Je n'ai même pas eu le courage de lui écrire, et puis elle a du déménager parce que… J'ignore ce qu'elle est devenue. »
Elle repose la photo parmi les autres, et on dirait des sœurs. Les cheveux et les shorts trop courts, l'attitude et le regard trop grands. Une jeune fille se devait de rester petite, au village. En tout cas jusqu'à ce qu'elle ai ses enfants à elle. Ses enfants, elle en ferait ce qu'elle voudrait, ça au moins c'est accordé.
Ma grand-mère avait cinq ans quand son frère est né et que sa mère l'a jugée surnuméraire. Elle a été envoyée chez sa tante à la bordure du village : le bout du monde ! Chez sa tante, Nine avait le droit de laisser sa tête dépasser un peu plus.
Un jour, son père l'avait sermonnée : « Inconsciente ! Ne va pas nager quand il pleut ! Ta tête qui dépasse de la surface va attirer la foudre ! Tu veux mourir ? » Ce soir là des nuages d'un gris très sérieux s'accumulaient dans la baie. Contrairement à lui, Nine avait appris à nager avec l'école. Mais la même école avait en échange effacé son dialecte à grands coups d'ardoises sur la tête. Cette tête qui dépassait pour parler Catalan, cette tête qui dépassait pour narguer les garçons, cette tête qui dépassait pour nager avant la tempête, cette tête qui dépassait du filet.
C'était une jeunesse étrange, formée à oublier la langue de ses parents, coup après coup, mot après mot. Et un jour, ils réalisaient ne plus pouvoir se comprendre. Les anciens continuaient de débiter à toute vitesse leur mélange d'argots, un pour chaque hameau, et de Catalan de cuisine. Les jeunes récitaient le Français de la république et de l'ascension sociale. À condition de monter à la ville, bien sûr.
« Je n'ai pu partir qu'une fois mariée à ton grand-père. Sans lui je ne pouvais pas ouvrir de compte bancaire alors tu penses bien… Quoique la loi a changé après… mais ton père était déjà né.
Elle se tait et les goélands se moquent de nous. « Hya, hya, hyaaaa ! »
« Heureusement, lui aussi avait la bougeotte ! » Elle se ressaisit. « C'était au moins ça de gagné. On en a vu du pays ! »
Ils ont passé leurs 50 années de mariage à faire le tour de France pour finalement revenir au village. Un mariage tout à fait convenable, avec deux enfants, un garçon et une fille. Mais la tête de Nine a toujours dépassé celle de son mari, perturbant l'image d'Épinal. Il bombait le torse et raidissait ses jambes pour s'agrandir sur les photos, vaine coquetterie. La Nine le surpassait la plupart du temps sans même essayer.
« Enfin, je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça… Tu ferais bien de commencer à courir si tu veux récupérer ton amie à la gare ! Il n'y a que les touristes qui prennent ce train, ils ne vont pas savoir lui indiquer le chemin. »
« Ce n'est pas mon « amie » c'est… »
« Oui, oui, je sais… »

Gwenn Petrichor 2024

J'aimerais être à vos côtés, à Paris...

Je viens d'acheter ce matin à Moulins, le dernier numéro d'*Homophonies* et j'en ai terminé la lecture.

Si je t'écris aujourd'hui, Philippe, c'est pour te dire combien j'apprécie le travail de toute l'équipe.

J'ai 20 ans, et suis étudiant à Clermont en Lettres modernes. En ce qui concerne Clermont, la vie n'y est pas très gaie et je rejoins à ce sujet l'avis de Renaud Camus exprimé dans *Journal d'un voyage en France*.

Ma première expérience sexuelle remonte à deux ans environ. Revenant de Vendée, j'ai rencontré Jacques au GLH de Nantes. Ce que j'aimerais être à vos côtés à Paris : dans l'Allier, c'est impossible de faire des rencontres.

A Clermont où je suis en semaine, les rencontres sont brèves, souvent décevantes... Chez moi, j'écoute des disques et je collabore à deux revues poétiques.

J'aimerais que tu publies ce poème pour *Homophonies*, que je t'envoie aujourd'hui.

Bisous à Denis, Hervé et les autres...

Pascal (Buxières-les-Mines)

C'est vrai, nous sommes des privilégié(e)s à Paris et nous avons tendance à l'oublier un peu vite.

Moi-même provincial, je fondai de grands espoirs sur cette ville où j'ai pu venir vivre vers l'âge de 21 ans.

Cela m'a bien facilité les choses pour mon homosexualité : une plus rapide acceptation, une première liaison, etc...

Je me souviens maintenant de ce que disait ma grand-mère bretonne à propos de cette ville qu'elle détestait : « Un miroir aux alouettes » *disait-elle et c'est vrai, Paris nous met rapidement face à nous-mêmes : au départ, on fantasme beaucoup, on croit qu'on va soulever des montagnes et puis on s'aperçoit vite que la bêtise humaine est la même qu'ailleurs.*

Malgré la multiplicité des lieux de rencontre, malgré les balbutiements d'une communauté gaie qui s'organise, la plupart des homos vivent encore caché(e)s et sont quotidiennement victimes d'un rejet pour leur différence.

L'autre revers de la médaille est que les facilités de Paris, qu'on évoque si souvent pour les pédés et les lesbiennes, entretiennent bien les illusions et endorment trop d'énergies combattives alors que rien n'est gagné et que seule la vigilance peut nous permettre de conserver nos acquis.

Merci, pour faire partager à nos lecteurs et lectrices ta sensibilité poétique, et puis regarde pour Clermont-Ferrand du côté de la liste des groupes.

Philippe

de photo: annonce sérieuse.

4708/92 (: rose JF lesbienne cherche autre JF lesbienne féminine ou androgyne pour relation amoureuse ou amicale, sorties dans lieux lesbiens ou (et) promenades à la campagne, cinémas, thés au jasmin, j'ai 26 ans.

Dernière nouvelle d'Alsace

Encore une petite remarque au sujet de votre article *Mourir à Golfech*, paru dans le numéro 28 d'*Homophonies*. Vous écrivez : « *En province, vous ne rencontrerez jamais quelqu'un lisant* Gai-Pied, *ni même* Homophonies *dans un bus ou dans un café* »... Détrompez-vous. J'ai moi-même déjà surpris plus d'une personne en train de lire, soit *Gai-Pied*, soit *Samouraï* (ou toute autre revue dans cette lignée), soit dans un café ou même dans la rue ou en plein centre ville. Moi-même, il m'est déjà arrivé de lire une telle revue dans le bus, même aux heures de pointe.

Il n'est pas vrai non plus que les « pédés » ne vivent que la nuit et qu'ils disparaissent au premier rayon de soleil. Strasbourg est même une ville où le jour, on a le plus de chance de pouvoir draguer...

Appel...

Homophonies paru, je cours chaque fin de mois pour dévorer un peu d'amour et beaucoup d'amitié. Ce mois-ci il m'a été d'un très grand réconfort car j'ai perdu mon amie, et beaucoup d'espoir dans un monde aussi triste.

Dernier appel, dernier cri à un journal que j'aime et à des lecteurs (lectrices)...

Tendresses

Sylvie (Eaubonne)

articles issus de numéros de Homophonie concervés à La boite sous le lit à Bordeaux

RADIOS

Nos provinces à l'écoute des gai(e)s

Environ trente-cinq émissions homosexuelles égaient nos villes de province. Elles restent néanmoins les grandes oubliées des rubriques radio de la presse gaie. Ce sont pourtant certainement les médias actuels les plus proches de leur public, et, si elles rejettent parfois tout qualificatif militant, elles n'en constituent pas moins une composante non négligeable de la mouvance homosexuelle française. Pour essayer de définir un profil de ces programmes, nous avons mis en circulation un questionnaire largement diffusé (1). Nous avons également eu divers contacts avec des animateurs (trices) et nous nous sommes parfois déplacés pour assister à quelques émissions. Il ne s'agit pas ici de prétendre à l'exhaustivité et de faire le détail de ce qui est proposé sur les ondes gaies à travers le pays, mais simplement d'en dégager les caractéristiques « moyennes » et d'élargir un peu le débat sur les médias gais.

L'EMISSION homo type s'est créée sans gros problème et elle est pratiquement toujours bien ressentie au sein de la station. Mais parfois il a fallu avoir recours à la ruse. A S... (2) l'homophobie faisait bonne garde à la porte de la radio locale. Pourtant personne ne s'est méfié de ce jeune gai au sourire désarmant qui a investi un trou dans la grille des programmes sous couvert d'une émission pour les lycéens de son âge, avec débats et petites annonces. Ses atouts : des disques en munition suffisante, de la patience, un infaillible bagout et la complicité tactique de quelques copains et copines qui, mine de rien, téléphonaient invariablement pour parler de « choses gaies », à demi-mots d'abord puis de plus en plus ouvertement. La bataille sera gagnée quand son émission s'inscrira officiellement sur la liste de notre journal. A L... (2) il y eut bien au départ une émission gaie. Mais les responsables de la radio, sur les conseil des autorités locales, ont préféré « éviter les risques » à l'approche de la décision de la Haute Autorité quant à leur dérogation. L'animateur gai a dû obtempérer. Un « tiens » valant mieux que deux « tu l'auras », il a conservé son créneau horaire et fait, en attendant des temps meilleurs, une émission qui a un nom d'émission homo mais n'en a pas le goût puisqu'on y parle de la pêche au chalut ou de la sauvegarde

Séquence Gaie suite aux sollicitations venues des responsables de la radio.

Attention fragile

Au début, ces émissions furent surtout un « coucou nous voilà » euphorique, la vie en direct sans triche (ou si peu), l'homosexualité ici et maintenant sans trop stresser sur le devenir des programmes. Et puis un jour, comme à Reims, un départ du sein de la petite équipe suffit à en dénoncer la fragilité : d'une périodicité hebdomadaire on passe à une diffusion mensuelle et on s'interroge avec inquiétude sur l'avenir. Car tout ceci est finalement bien accaparant et on s'y use vite ; les équipes ont donc tendance à s'atrophier, ce qui est préoccupant quand on sait que le programme gai type est animé par 2 à 3 personnes. Un réel effort de recrutement et de « banalisation » du médium radiophonique est nécessaire (avis aux amateurs). Même si elle dérange les bonnes habitudes et agace un temps, une nouvelle voix chevrotante et intimi-

naux auraient un effet vivifiant et diversifiant (3).

Les structures de fonctionnement

La durée d'une émission est habituellement d'une à trois heures avec une périodicité hebdomadaire. Ce sont là des données qui, tout comme les horaires de diffusion, satisfont très généralement les

existe très fréquemment des liens entre les responsables du programme gai et le groupe locaux. Il est d'ailleurs ... tuel que les animateurs ...

Le monde gay ..... p. 18

ÇA BOUGE

Vivre à la Réunion .....

CHALEURS PROVENÇALES

Après l'Auvergne en mai dernier, Homophonies vous propose pour les vacances de découvrir la chaleureuse Provence ..... p. 20 à

... en petite lesbianie » trouver pour de longues périodes » selon un animateur de *Modulation Gaie* à Avignon à qui nous laissons l'entière responsabilité de sa remarque.

Contenu

Chaque émission a son style, son identité, ses trouvailles. Ainsi, à quelques dizaines de kilomètres de distance, comme entre Metz et Nancy, entre Saint-Etienne et Lyon... rien n'est plus pareil. Du programme en quasi solo-animation à la table ronde ouverte tous azimuts (et super sympa comme à Metz), en passant par tous les panachages possibles — animateurs(trices) — invité(e)s — appels

INSOLITE

Dordogne : Il interpelle sa mère sur le mur d'un château d'eau

Au milieu des champs, un tag en forme de "coming out" a été réalisé sur les murs du chateau d'eau de Saint Amand de Coly

Dordogne

De Valérie Dejean

Mardi 6 août 2019 à 6:05

Par France Bleu Périgord

Le message a été écrit sur cette citerne de Saint Amand de Coly début juillet © Radio France - Valérie Déjean

Si vous empruntez la départementale 704 entre Saint Geniès et Montignac vous ne pouvez pas le rater. Sur plusieurs mètres de long, un message a été inscrit sur les murs du château d'eau de la commune de Saint Amand de Coly. Et ce message est plutôt inhabituel à la campagne. En grandes lettres sur la citerne il y a ces quelques mots en forme de déclaration **" Mum, I m gay"** comprenez **" maman je suis homosexuel".**

Cette affirmation au milieu des champs, sur les murs de ce château d'eau de béton gris est plutôt inattendue. La citerne a accueilli bien d'autres messages, tags et graffitis au contenu parfois pleins de haine. Donc cette fois pas question d'y toucher. Il est bien moins agressif selon le maire de Saint Amand de Coly, Vincent Geoffroy : "*Y a pas de raison, c'est un ouvrage qui est en béton pas forcement très chouette, agrémenté de cette façon là ça le rend plus agréable.*

Le coming out d'un fils ou d'une fille à sa mère restera donc sur les murs du château d'eau un certain temps. **On ne connait pas l'auteur** évidemment, à moins qu'il ne se manifeste. Mais cette déclaration anonyme étalée au plein jour et au milieu des champs pourrait libérer la parole de bien d'autres fils ou filles passant par là, aux côtés de leur mère.